



« Musiques d'ici, qu'est-ce que c'est ?

Années 1980 : **Bob Marley** est mort et la pop est en panne. Les amateurs de musique regardent ailleurs. Dans un pub londonien, quelques producteurs décident de lancer la « world music ». L'Afrique, l'Asie et l'Amérique latine ne les avaient pas attendus pour accoucher de musiques extraordinaires mais leurs vedettes se voient soudain propulsées sur le devant de la scène. **Khaled** fait danser le rai à la planète entière. La douce soudade de **Cesaria Evora** se révèle tout aussi contagieuse. Les papis du **Buena Vista Social Club** triomphent au Carnegie Hall. Tous ont un charisme fou. Le public se régale de leurs histoires de revanche contre l'adversité. Leurs voyages incessants dessinent une carte parallèle, multipolaire, où les plus petites puissances ont aussi leur mot à dire. Tout n'est pas rose, bien sûr. On danse par exemple la Lambada dans une jupette aux couleurs d'Orangina, sans bien savoir qui est à l'origine de ce tube. Mais, au moment où la France gagne la Coupe du monde avec une équipe « black blanc beur », la diversité culturelle semble réellement gagner du terrain.

Puis vient le changement de siècle. Puis arrive le MP3. Et l'industrie du disque s'écroule. Vingt ans plus tard, près de 40 ans après l'apparition de bacs « musiques du monde » dans les grands magasins de disques, quel artiste peut arriver d'Afrique ou d'Amérique latine, remplir un ou deux Zéniths puis continuer sa route vers d'autres salles gigantesques en Allemagne ou en Italie ? Cela ne se passe plus ainsi. La diversité culturelle n'a pas reculé, elle s'est juste disséminée. Quand elle ne se cache pas dans les sacoches de DJs friands de disques orientaux ou caribéens rarissimes, elle fait triompher une nouvelle génération d'artistes qui ont les oreilles tournées vers l'Afrique. Ils s'appellent **Youssoupha**, **Maître Gims**, **Stromae** ou **Aya Nakamura** et, comme le prémonitoire Premier gaou de **Magic System**, secouent sérieusement les imaginaires. Parce qu'entre-temps, la France a changé. Finis les concerts géants de SOS Racisme, où les **Touré Kunda** succédaient à **Bernard Lavilliers**. Le racisme n'a pas diminué, au contraire, mais, au grand dam d'hystériques du genre **Eric Zemmour**, la France s'est tranquillement créolisée. Réunissant Européens, Africains, Américains, Asiatiques et Océaniens, DJ Cupidon a définitivement remixé la génétique et il faudrait désormais chercher longtemps pour trouver une cour d'école hexagonale où aucun enfant n'a la peau mate.

Dans ce contexte, les « musiques du monde » sont pour la plupart devenues des « musiques d'ICI ». Le monde – on s'en aperçoit enfin ! – est au coin de la rue. La boussole s'affole : mille diasporas sont là. Depuis (au moins) les fresques de Lascaux, des artistes étrangers s'installent en effet régulièrement en France. Aujourd'hui, ils rencontrent rapidement des musiciens affûtés et tout terrain, avec lesquels ils ne tardent à monter des groupes inclassables. Quelques noms récents ? Citons parmi une centaine d'autres **Sissy Zhou**, **Bedouin Burger**, **Rusan Filiztek**, **Kyab Yul-Sa**, **Paul Wamo**, **M'Toro Chamou**... Ils vivent dans l'hexagone mais portent en eux les langues et les rythmes du Tibet, du Maroc, d'Inde, du Bénin, du Venezuela ou de Chine. Vous ne les connaissez pas encore ? Il serait temps de leur prêter attention. A l'heure où « billet d'avion » commence sérieusement à rimer avec « aberration », ces « musiciens d'ICI » représentent l'avenir.

PRIX DES MUSIQUES D'ICI
DIASPORA MUSIC AWARDS

VILLES DES MUSIQUES DU MONDE

Production : Villes des Musiques du Monde
Le Prix des Musiques d'ICI est soutenu par :

MINISTÈRE DE LA CULTURE eNV sacem FAMO mdm

[WWW.prixdesmusiquesdici.com](http://www.prixdesmusiquesdici.com)

Coordination et écriture : François Mauger
Graphisme et illustrations : Clément Roux

COMMENT LE PRIX A CHANGÉ LEUR VIE

« Nous habitons ce territoire »

Ells sont cinq. Elles viennent de Sicile, de Grèce, de Provence, d'Espagne ou du Maghreb mais, au moment de s'unir pour un projet commun, elles ont choisi de s'appeler « Les Dames de la Joliette », du nom d'un quartier populaire de Marseille. Leurs polyphonies chamarrées, teintées des rythmes de toute la Méditerranée, leur ont valu en 2021 le Prix des Musiques d'ICI, un prix dont elles pourraient être les porte-étendards, tant leur parcours est emblématique. « Nous sommes ici par le truchement de l'histoire et nous habitons ce territoire, nous composons avec lui » explique l'une de ces drôles de Dames, Sylvie Paz. « Nous avons une langue commune, le français, même si nous parlons d'autres langues. Toutefois, nous avons nos traditions musicales, que nous partageons. Pour moi, Les Dames de la Joliette font partie de cette diaspora incroyable qui résonne maintenant en France ». De Perrine Fifadji, une chanteuse née au Congo-Brazzaïville, arrivée en France à l'âge de dix ans, à Rebecca Roger Cruz, la cofondatrice du groupe Parranda La Cruz, venue du Venezuela il y a quelques années seulement, du slameur Edgar Sekloka, qui a grandi dans les Hauts-de-Seine auprès de parents camerounais et béninois, à Walid Ben Selim, l'enfant de la médina de Casablanca, élevé entre le port et le marché aux poissons, évoquer les lauréats du Prix des Musiques d'ICI, c'est raconter des histoires d'horizons élargis, d'odyssées familiales et de trésors intérieurs. Des histoires généralement extrêmement personnelles, telles celle de Dafné Kritharas, qui, de disque en disque, ne cesse de réinventer son lien à la Grèce, la terre de son père, disparue alors qu'elle avait deux ans.

« Le travail des artistes diasporiques »

Au-delà de ces indispensables apports pratiques, le Prix porte des valeurs d'équité et d'ouverture très appréciées. « Je partage la vision de Kamel Dafri, le directeur de l'association Villes des Musiques du Monde » s'enthousiasme Walid Ben Selim. « La grande majorité de mes chansons est écrite dans un petit village dans le sud de la France. Je suis né au Maroc, j'y retourne souvent, je m'inspire de mes racines mais c'est une évidence : ma musique, aujourd'hui, est d'ici ». « C'est un prix qui valorise le travail des personnes d'origine étrangère et issues de l'immigration sur le territoire français » analyse Perrine Fifadji. « Souvent, il y a des dispositifs pour les personnes qui viennent de l'étranger (ce que je trouve très bien, parce que trop de pays n'accordent aucun financement à la culture). Mais le travail des artistes diasporiques manque en France de visibilité. Ces artistes-là ont pourtant un terreau riche et intéressant. Ils traversent deux ou trois cultures. Valoriser ce qu'ils font me semble très important ». Surtout, les mots de « musiques d'ici » sont pour elle, des « mots justes ». « Je trouve qu'ils situent l'artiste dans le temps présent. Quand on est un artiste d'origine étrangère, on est souvent enfermé dans cette origine. Parler de « musiques d'ici », c'est aller au-delà, parler du sol sur lequel son art se développe, souligner son aspect contemporain ». « Moi, je ne joue plus les musiques de là-bas » complète Rebecca Roger Cruz. « J'ai fait des recherches, des collectages au Venezuela. Je les porte en moi. Mais je ne me sentirais pas légitime si j'appelais ma musique « musique traditionnelle du Venezuela ». Je l'appelle « musique d'ici », ce qui lui donne un nouveau contexte, un nouveau son. » En espagnol, « ici » et « ailleurs » – « aquí » et « allá » – sont souvent liés » ajoute Sylvie Paz. « Les musiques des diasporas sont faites d'aller-retours. Il y a toujours un miroir, un rebond d'un lieu à l'autre. Marseille est traversé par l'écho des fêtes du Ramadan en Algérie ou celui des fêtes de Pâques en Sicile ou en Grèce. Je suis d'ici, je le revendique : je suis une française, une vraie marseillaise. Mais, en même temps, je suis espagnole, liée à l'Algérie, et mes camarades sont grecques, siciliennes... » sourit-elle, avant de conclure « Ensemble, on pratique les musiques d'ici et d'ailleurs ».

« De beaux concerts »

Dès que le Prix est obtenu, tout commence en effet le plus souvent par une tournée. « Il y a eu de beaux concerts, notamment pour "Là, c'est la musique" à Avignon ou "Africa Fête" à Marseille » témoigne Rebecca Roger Cruz. « On a aussi joué au Carreau du Temple, à Paris ». La recherche d'un tourneur vient juste ensuite. « L'équipe m'a aidé, en finançant des résidences, à préparer mes concerts » rapporte Edgar Sekloka. « Cela m'a permis de trouver une tourneuse, Leila Chaibeddra de Tartine Production, avec laquelle je travaille toujours ». En parallèle, l'équipe du Prix travaille sur les questions de promotion et de structuration. « L'artiste indépendant d'aujourd'hui ne peut pas se limiter à sa seule discipline » poursuit Edgar. « Je suis aussi bien label manager, que directeur artistique ou directeur de la communication. Le Prix m'a permis de me prendre en main, d'avoir confiance, parce que le travail que tout cela demande peut paraître impressionnant ». « J'ai été lauréate au moment où j'allais publier mon album, Une goutte d'eau », rappelle Perrine Fifadji. « Cet album était une auto-production, financé par la Compagnie Résonance, la structure que j'ai créée en 2006. Un label belge, Homerecords, l'a publié mais il n'avait pas les moyens d'une maison de disques importante, il n'a fait la promotion qu'en Belgique. Le Prix des Musiques d'ICI a permis de parler de l'album en France. J'ai été interviewée, des articles sont parus ». « Malgré la Covid, les organisateurs se sont démenés pour qu'on puisse faire notre concert sur France Musique » renchérit Dafné Kritharas. « La vidéo a été vue des milliers de fois, on a eu de très bons retours ».

« Visibilité au niveau national »

Au fil des éditions, une famille se forme. « Le Prix m'a permis de faire des rencontres avec d'autres musiciens », raconte Dafné, « notamment Parranda La Cruz, dont la chanteuse est désormais une amie, ou Naïssam Jalal. J'étais très honorée de recevoir le Prix en même temps que son groupe, ce sont des musiciens que j'estime énormément ». La plupart des personnes croisées dans ce cadre sont des producteurs. « Par exemple, on a joué à France Musique et j'y ai rencontré pour la première fois Alain Weber, qui conseille la Philharmonie de Paris pour les musiques du monde et s'occupe des festivals de musique sacrée de Fès et de Jodhpur », relate Walid Ben Selim. « On a développé plein de projets ensemble par la suite, des projets qui comptent énormément dans mon parcours ». Mission en partie accomplie, donc, puisque l'objectif du Prix est avant tout d'accroître le réseau de ses lauréats, d'amener tourneurs et programmeurs à les découvrir. « Quand j'ai postulé pour le Prix des Musiques d'ICI, j'étais déjà connue dans la région dont je viens, la Nouvelle-Aquitaine. J'étais soutenue par plusieurs lieux et institutions », se souvient Perrine Fifadji, qui reconnaît aussitôt « mais j'avais besoin de visibilité au niveau national ». « Le Prix des Musiques d'ICI est un petit et un grand prix » complète Sylvie Paz. « Il a été créé par des professionnels, ce qui veut dire que c'est un coup de pouce, un « like », une reconnaissance apportée par des gens de notre métier. Pour nous, la rencontre avec le Prix a été un moment important. Il nous a permis de sortir de notre région, de sortir des zones qu'on connaissait. On a joué à Paris, dans plusieurs festivals, on a fait beaucoup de choses avec le festival des Essentiels, un festival francilien itinérant. La saison prochaine, on va faire une tournée dans La Manche. »

CE QUE LE PRIX APPORTE...

PRIX DES
MUSIQUES
D'ICI
* DIASPORA MUSIC AWARDS *

Repérage

Les lauréat.es et lauréats du Prix des Musiques d'ICI viennent de toute la France. Chaque année, ce sont près de 150 dossiers qui arrivent sur le bureau de Musiques du Monde, l'association organisatrice. De nombreux festivals ou de nombreuses salles (Les Suds à Arles, le Tamanoir à Gennevilliers...) agissent comme des capteurs et conseillent aux musiciens et musiciennes de s'inscrire. Mais des artistes qui ne jouent d'ordinaire que pour leur communauté culturelle parviennent également à se faire connaître ainsi. L'invisibilité se brise !

Sous les projecteurs

Les 6 finalistes du Prix jouent aux festivals Mama music & convention, le rendez-vous parisien des professionnels de la musique, et Villes des Musiques du Monde. Ils sont également invités à se produire dans « Ocra, Couleurs du monde », l'émission de Françoise Degeorges sur France Musique. Ils en repartent avec des images de concert captées par Radio France, un précieux outil.

Etat des lieux

Lorsque le premier jury a retenu 6 finalistes, l'équipe du Prix les rencontre et discute longuement avec eux de leur parcours, de leurs ambitions. Comment sont-ils entourés ? Quelles sont leurs forces, leurs faiblesses ? Comment voient-ils l'avenir ? De quoi ont-ils besoin ? Un bilan détaillé qui permet de s'assurer que le Prix peut leur être utile...

Jurys

Une des grandes forces du Prix des Musiques d'ICI réside dans la diversité, l'expertise et la solidarité professionnelle des membres des deux jurys sollicités. Chaque membre du jury est mobilisé afin de participer à l'accompagnement des lauréats en fonction des moyens à sa disposition, de ses compétences et de son réseau.

Connexions

Après la finale, il ne reste que 3 lauréats. Commence alors l'ère des connexions. Les artistes profitent pleinement du riche réseau qui s'est tressé autour du Prix. Ils peuvent bénéficier d'une résidence de 5 ou 6 jours, avec un regard extérieur, être aidés pour une sortie de disque, comme Les Dames de la Joliette, recevoir une formation ou être invités à des salons professionnels à l'étranger. Conseils, coups de fil, échanges de services... L'accompagnement s'adapte aux besoins de chacun. L'équipe du Prix a même aidé un musicien à régulariser sa situation. Tout est possible !

Sur scène

Être finaliste du Prix des Musiques d'ICI, c'est être assuré de tourner. Quasiment systématiquement, le Prix est suivi de 6 à 10 concerts, chez des partenaires fidèles comme, par exemple, Le Rocher de Palmer, près de Bordeaux. Surtout, toute l'équipe du Prix s'ingénie à trouver un producteur de concerts pour les artistes qui n'en ont pas. C'est parfois facile : Dafné Kritaras est entrée au catalogue de Dionysiac Tour le jour même où elle a obtenu le Prix. C'est parfois plus long : à cause du Covid, l'équipe a accompagné et soutenu Perrine Fifadji pendant deux ans avant de trouver un relais. Mais jamais un musicien n'est laissé sur le bord de la route...

Trois lauréats en cours d'accompagnement

Oua-Anou Diarra ★

Son prénom dévoile sa destinée. « Anou » signifie en effet « griot » en bwabwa, l'une des langues parlées au Burkina Faso. Oua-Anou Diarra a appris en famille l'art de faire chanter le tamani, un petit tambour d'asselle, le djéli n'goni, un luth au son métallique, ou les flûtes de roseau. Il connecte désormais tous ces instruments sur des pédales d'effets, qui lui permettent de former à lui seul tout un orchestre. Ce qui ne l'empêche pas de collaborer avec l'Orchestre Régional de Normandie, l'ensemble de musique ancienne La Camera delle Lacrime ou les rockers rouennais de King Biscuit. Le plus tout-terrain des ambassadeurs de l'Afrique de l'ouest !

Pamela Badjogo ★

Une voix de chanteuse de soul, de celles qui touchent directement au cœur, un charisme et une énergie qui font instantanément frémir le public mais aussi des combats à mener, des idées à partager... La Gabonaise Pamela Badjogo est une artiste complète et cosmopolite, qui s'insurge contre les violences faites aux femmes ou le mariage forcé. Sa musique panafricaine, qui superpose guitares du highlife ghanéen, rythmiques synthétiques et percussions traditionnelles gabonaises, a convaincu nombre de ses pairs de la rejoindre en studio, à l'instar du bluesman Vieux Farka Touré, du virtuose de la kora Ballaké Sissoko ou du chanteur Blick Bassy. Une musicienne à suivre !

Zar Electrik ★

Où un chanteur multi-instrumentiste de Casablanca, un Français qui a découvert la kora lors d'un voyage en Afrique et un producteur de musiques électroniques pouvaient-ils se rencontrer ? Où, si ce n'est à Marseille ? Composé d'Anass Zine, d'Arthur Peneau et de Did Miosine, Zar Electrik propose une traversée pleine d'embarquées d'un Maghreb imaginaire, en route pour la transe. Balancements extatiques des guérisseurs gnawas, chaudes cadences uest-africaines, détours latins, déferlements affolants d'une techno explosive, la synthèse est aussi originale qu'irrésistible. Nul corps ne peut ignorer leur appel à la danse.